

## 2<sup>E</sup> BATAILLON

# Présentation de notre parrain : le capitaine Robert Goupil

**Il est des hommes qui s'inscrivent dans l'âme de ceux qu'ils mènent et qui savent s'affranchir de toutes les difficultés terrestres pour insuffler l'espérance qui les anime. Le capitaine Goupil était de ceux-là.**

Entré à dix-huit ans à l'École spéciale militaire de Saint-Cyr, en 1939, il suit d'un pas confiant l'exemple de son père. En dépit de son jeune âge (il est le plus jeune de sa promotion), il se distingue immédiatement parmi ses pairs. Sorti prématurément au bout de huit mois de l'école, au sein de la promotion « Amitié franco-britannique », il rejoint les Troupes de Marine mais assiste impuissant à la débâcle de l'armée française. Rappelé en novembre 1940 à Aix-en-Provence où la Spéciale s'est retirée, il parvient à poursuivre sa formation pendant quelques mois à l'issue desquels il est nommé lieutenant et monte à bord du dernier navire quittant les côtes françaises, au tout début de l'année 1941. Il vogue désormais vers son destin, qui s'écrira en Extrême-Orient.



Jusqu'en 1945, c'est aux 4<sup>e</sup> puis 3<sup>e</sup> régiment de tirailleurs tonkinois que le lieutenant Goupil sert, à proximité de la frontière chinoise. L'isolement et la nécessité de maintenir la volonté de se battre chez ses hommes animeront son passage en Indochine. Le 2 avril 1945, alors qu'il vient de rejoindre

le 9<sup>e</sup> RIC à Phuc Hoa, un mois après le début du sanglant coup de force japonais, il est touché par une rafale de mitrailleuse au poumon et au bras. Il ne se résout pas à abandonner ses hommes. Pendant quinze longs jours de terrible agonie, refusant de mourir, négligeant son état, il est transporté en brancard à travers la Chine, réalisant près de 30 à 40 kilomètres par jour. Transporté jusqu'à un hôpital américain où des chirurgiens parviennent à le sauver en lui enlevant plusieurs côtes, proposition lui est faite de retourner en France : il refuse bravement. L'attente dans la douleur des opérations médicales et l'ennui se poursuivent alors jusqu'au 7 juin, où il est transporté en Birmanie puis en Inde française où il est affecté à l'état-major de l'amiral d'Argenlieu. Il se plaint de cette « vie de boy », qui ne lui convient

absolument pas. Le destin devait prêter l'oreille à ces audacieuses paroles, qui donne une chance au lieutenant Goupil de retourner à Saïgon au sein du Corps léger d'Intervention, alors en formation sur l'île de Ceylan.

Commandé par le général Leclerc, ce corps entièrement composé de volontaires organisés en différents commandos aux missions et objectifs déterminés est très vite pris de court par la capitulation japonaise, annoncée le 15 août. Intégré au Commando léger n°2 (CL2), le lieutenant Goupil débarque le 18 décembre 1945 à Saïgon et engage ses hommes dans la sécurisation du nord de la ville. Dès février 1946, le CL2 est envoyé au Laos où il reçoit pour mission de pacifier la région tout en poursuivant son chemin vers le nord. C'est sur la Route Coloniale n°13, au nord de la ville de Paksé, que le commando se démarque pour la première fois au Laos, avant de s'emparer de la ville de Savannakhet. Le 21 mars, après un assaut direct et meurtrier, la ville de Thakhek tombe aux mains du CL2. Devant la ville, solidement défendue par de nombreuses tranchées, Goupil s'élanche aux côtés de ses hommes et parvient à pénétrer dans une ligne retranchée et à la réduire, au terme de furieux combats. Il sera cité à l'ordre du corps d'armée pour cette action d'éclat.

Le commando léger n°2, après les succès rencontrés depuis son arrivée à Saïgon à la fin de ce mois de décembre grisâtre, poursuit son chemin vers le nord. Ventiane lui ouvre ses portes le 25 avril et, fin mai, il atteint enfin son objectif : Luang Prabang, la frontière chinoise, évacuée par les troupes de Tchang Kai-chek.

En août 1946, le lieutenant Goupil quitte pour la première fois les terres d'Extrême-Orient. Il retrouve la métropole à vingt-cinq ans, après l'avoir quittée à dix-neuf. A titre exceptionnel, il est nommé capitaine et s'attache désormais pendant quelques mois à rattraper le temps perdu autour d'une famille à laquelle il avait tant manqué. Après tant d'années et d'épisodes capitaux vécus en Extrême-Orient, le désormais capitaine Goupil semble ne pas se sentir à l'aise. Il se porte volontaire pour un nouveau départ, qui se fait d'abord attendre. En avril 1947, il exprime son profond désir de retrouver ces terres indochinoises qui l'ont révélé comme officier et homme de guerre. Il vogue enfin à nouveau vers l'Indochine, où il prend,

le 1<sup>er</sup> septembre 1947, le commandement de la 2<sup>e</sup> compagnie du 21<sup>e</sup> régiment d'infanterie coloniale, dont le poste est situé à Dong Dang, sur la RC4. Sa jeunesse ne constitue pas un frein à son autorité et ses hommes le tiennent rapidement en haute estime. Le secteur est dans une situation délicate : le Vietminh renforce son activité et les villages et routes sont sans cesse la cible d'attaques chaque fois plus dangereuses. Le capitaine Goupil s'évertue à la compréhension des populations locales, ce qui lui permet de rassembler sous son contrôle des centaines d'habitants, d'assurer les récoltes, d'ouvrir des écoles et de ramener la sécurité dans près de dix villages. Il sera ainsi cité à l'ordre du corps d'armée en septembre 1947, puis à l'ordre de l'armée en octobre 1948 et c'est du haut de ses vingt-sept ans qu'il sera nommé chevalier de l'ordre de la Légion d'honneur, le 30 décembre 1948.

Rentré au pays en mai 1950, après trois années passées à Dong Dang au milieu de ses hommes et des peuples locaux qu'il protégeait avec ardeur, le capitaine Goupil est affecté au 3<sup>e</sup> RIC situé en région parisienne. La fonction d'adjudant major de son bataillon ne lui plaît pas ; noyé dans la paperasse de l'aube au crépuscule, il ne trouve de satisfaction que dans les quelques visites familiales que lui permet cette affectation et dans les exercices de tirs auxquels il assiste fréquemment, depuis sa jeep. Un malaise l'habite. Le 20 août, dans une lettre adressée à son frère, il écrit : « je n'arrive pas encore à me considérer tout à fait comme un Français de France ». À cet instant, l'Extrême-Orient semble à nouveau appeler ce capitaine au-devant de sa destinée.

Au moment où les déluges d'artillerie nord-coréenne s'abattent féroce­ment sur des troupes sud-coréennes impréparées, la formation d'un bataillon de volontaires pour la Corée s'initie en France. Le capitaine Goupil se porte d'emblée volontaire pour cette unité nouvelle. Il n'est initialement pas retenu. Le lieutenant Jaupert, son ami et adjoint à Dong Dang, intercède en sa faveur et contribue à lui faire intégrer le bataillon. Le poste de chef du 1<sup>er</sup> bureau lui est proposé dès son arrivée au camp d'Auvours. Le 25 octobre 1950, à 5h du matin, l'Athos II et les milliers de soldats du bataillon quittent le port de Toulon, décriés en France et affublés de l'appellation ignominieuse de mercenaires, malgré leur départ destiné à défendre la liberté d'un peuple. Dès l'arrivée du navire au large de Fusan le 28 novembre, le bataillon engage la formation d'une compagnie ROK (Republic of Korea) afin d'augmenter ses effectifs, sous le commandement de Goupil. Le 1<sup>er</sup> février, alors que les clairons chinois jettent deux régiments ennemis sur les positions du bataillon à Twin-Tunnels, les Coréens de Goupil contre-attaquent et récupèrent les positions auparavant perdues par la 3<sup>e</sup> compagnie, amenant leur capitaine à écrire que ce combat « aura valu à lui seul le voyage en Corée ». Mais là ne s'arrêtent pas les prouesses de la compagnie ROK. A Chip Yong Ni, du 13 au 15 février, la troupe coréenne résiste calmement

aux déferlements chinois, établissant plus encore sa réputation de troupe à l'inflexible sérénité ; les Coréens avouèrent avoir voulu tenir jusqu'à la mort pour leur pays, mais surtout pour ne pas décevoir leur capitaine.

Puis vient le matin du 26 septembre 1951. Depuis treize jours, le bataillon peine sur les collines de Crève­cœur, dans un paysage d'apocalypse, où les destructions et les éclats rappellent sombrement la mère de toutes les batailles du XX<sup>e</sup> siècle : Verdun. L'objectif du bataillon est la cote 931, qui dresse ses hauteurs inaccessibles devant les forces françaises. Les lignes de communication sont sans cesse détruites par les tirs de l'artillerie chinoise et, au moment d'appuyer l'assaut en direction de l'objectif, les canons français peinent à atteindre leurs objectifs. L'incertitude et la peur semblent clouer le bataillon sur ses positions. Le capitaine Goupil, accompagné par deux sous-officiers et un officier d'artillerie français, s'élance au-delà de la crête afin de coordonner les tirs dont le bataillon a tant besoin. A la radio, il annonce par son indicatif « Yvonne » qu'il grimpe pour obtenir ces vues. Une pluie d'obus s'abat dès son arrivée sur la crête où il se situe. La voix étranglée du radio rompt le silence : « Yvonne en personne vient d'être tué ». Ces mots résonnent sur les positions du bataillon, et le temps sur la cote 931 semble se suspendre. Il est 15h15 et, dès cet instant et pour l'éternité, il est accordé au capitaine Goupil de tutoyer l'immortelle grandeur française. Le soir-même, sur son corps meurtri, qu'auront illuminé jusqu'à la fin son sourire et l'éclat de ses yeux bleus, sont déposées quelques feuilles d'érable, symbole de loyauté. Sur le cercueil auquel ses hommes rendent les honneurs au capitaine tombé pour la liberté d'un peuple, le général Monclar, accroche la croix d'officier de la Légion d'honneur à titre posthume, en hommage au capitaine Robert Goupil, officier français d'Indochine et de Corée.

### Héraldique de l'insigne de la promotion Capitaine Goupil



D'azur qui rappelle les Troupes de marine dans lesquelles le capitaine Goupil servit, chargé en pal à gauche de l'inscription « 1951 » d'or qui évoque l'année de décès du parrain et en pointe de l'insigne du bataillon français de l'ONU, unité au sein de laquelle il trouva la mort. Broché d'une épée posée en pal gardée d'or et à la lame d'argent, chargée de l'inscription « CNE GOUPIL », entrelacée d'un dragon d'Indochine contourné d'argent qui symbolise le long baroud du parrain dans ces terres, en haut à droite la gloire de candide et de gueules jaillissant de son chef par-dessus l'épée.



Élève-officier Nicolas Fayad – scribe de la promotion